

Ensemble, c'est tout !

Sophie Pouliot

Numéro 168 (3), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pouliot, S. (2018). Ensemble, c'est tout ! *Jeu*, (168), 4–6.

ENSEMBLE, C'EST TOUT!

Sophie Pouliot

Si certains revendiquent que les enfants soient les bienvenus dans les restaurants, ne serait-il pas aussi légitime de militer pour qu'ils le soient dans nos salles de spectacles... et pas uniquement lorsqu'une production porte l'étiquette «jeune public»? Manifeste optimiste en faveur d'un décroisement des auditoires.

La faculté de s'émerveiller est aussi universelle que salubre. Encore faut-il lui laisser la possibilité d'éclore, voire la cultiver. J'ai l'impression d'agir en ce sens chaque fois que je franchis avec ma progéniture, leurs petites mains fébriles dans les miennes, le seuil d'une salle de spectacle. Là où tout arrive. Là où les fleurs peuvent parler, où les éclats de rire peuvent se mêler aux larmes, où les quêtes ontologiques peuvent trouver quelque éclairage et où, parfois, l'indifférence incite les spectateurs à se faire leur propre cinéma.

Bien sûr, l'offre québécoise—et même étrangère, grâce à certains événements et festivals—, en matière de théâtre jeunesse, est aussi foisonnante que réjouissante. Mais pourquoi s'y confiner? Bien des productions ne ciblant pas spécifiquement les jeunes spectateurs peuvent susciter leur enthousiasme. C'est forte de cette conviction que j'invitai mon fils, lorsqu'il avait 4 ans, à assister au ballet *Léonce et Léna*, ma benjamine à s'initier à la danse contemporaine dès 6 ans en s'immergeant dans le *Rain* d'Anne Teresa De Keersmaeker, tandis que l'année des 9 ans de ma cadette fut des plus chargées, puisqu'elle fit ses premiers pas dans les univers bien distincts de Molière et de Tremblay.

Bien que cette propension à initier les bambins à la culture en passant par des portes qui n'ont pas été taillées à la mesure de leurs trois pommes semble constituer une tendance plutôt ténue—mes filles sont souvent les seules spectatrices se hissant sur des manteaux pour voir la scène, tandis que mon fils est fréquemment le seul spectateur mâle à être parfaitement imperméable au spectre de la calvitie—, il est sans doute permis d'espérer que celle-ci prenne de l'ampleur. Les comédies musicales attirent déjà gamines et gamins, et le Théâtre du Nouveau Monde n'hésite pas à indiquer un âge minimal recommandé pour des pièces ciblées telles *Les Fourberies de Scapin* (12 ans)—induisant de ce fait que celles-ci sont ouvertes et propices à un jeune public. Qui plus est, dès leur prochaine saison, les Grands Ballets canadiens étendront à tous leurs spectacles et aux jeunes de 18 ans et moins les tarifs préférentiels auxquels ont déjà droit les spectateurs de moins de 13 ans pour certains ballets narratifs, tels *Casse-Noisette* ou, cette année, *Cendrillon*.

Pourtant, il suffit d'un rapide coup d'œil à nos salles pour constater que les mèches grises triomphent largement sur les tresses et les champignons ébouriffés. Pourquoi? Préfère-t-on miser, en ce qui concerne le choix des activités familiales, sur des



propositions plus consensuelles, pour lesquelles l'intérêt de l'enfant va davantage de soi ou dont la prévisibilité est rassurante? Ou s'en remet-on exclusivement au théâtre jeunesse pour offrir à son rejeton un divertissement de qualité?

VIVE LA DIVERSITÉ!

Si je me réfère à mon expérience de maman/guide culturelle—l'expression «sondage maison» n'aura jamais pris un sens si littéral—, les spectacles qui marquent le plus profondément l'imaginaire des jeunes ne sont pas exclusivement ceux qu'on leur destine. Dans le palmarès de mes adorés



Le Lac des cygnes de Marius Petipa et Lev Ivanov (Ballet de l'Opéra de Perm), présenté par les Grands Ballets en 2017.

de 7, 10 et 13 ans, *Ma petite boule d'amour* de Jasmine Dubé cohabite avec *Le Lac des cygnes*, *Footloose* et *L'Iliade* telle que revisitée par Marc Beaupré.

Il ne s'agit aucunement de remettre en question la pertinence du théâtre jeunesse, qui parle à l'enfant dans son propre langage et jongle habilement avec la magie de son imaginaire. Au contraire, je prône que tous les publics apprennent à apprécier cette forme d'art. Il en va, à mon sens, autant de la bienheureuse faculté d'émerveillement d'un individu que de son ouverture d'esprit, au même titre que le fait d'apprécier les cultures venues d'ailleurs. C'est de très bonne grâce

que je me suis attendrie puis esclaffée devant le *Pain d'épice* de l'Illusion, Théâtre de marionnettes, destiné aux petiots de 3 à 6 ans. Les films burlesques du début de l'histoire du cinéma séduisaient à la fois petits et grands, en misant sur la drôlerie comme sur les aléas basiques des relations humaines. Et bien des productions cinématographiques familiales d'aujourd'hui tablent sur une approche multigénérationnelle à plusieurs niveaux de lecture.

Décloisonnons les catégories de public! Un jeune à qui l'on offre une soirée à l'opéra s'en souviendra probablement toute sa vie... même s'il passe les 30 dernières

minutes à dormir sur son siège. Bien sûr, il faut pour cela aller à l'encontre du dogme contemporain voulant qu'un enfant ne doive jamais voir poindre ne serait-ce que l'ombre de l'ennui. Vite un écran... ça urge! Me revient pourtant en tête une réplique de la percutante création espagnole *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*, présentée l'an dernier au Festival TransAmériques, qui était traduite à peu près comme ceci: «L'ennui n'est pas vendeur, mais il permet de faire naître la seule chose qui nous différencie des animaux, soit la réflexion.» Il convient d'ailleurs de se questionner sur la raison pour laquelle le désœuvrement juvénile est devenu l'ennemi à pourfendre:



Olympe Adélia Belzile, à l'aréna Saint-Louis durant l'entracte du spectacle *Threshold* (Le Patin libre), présenté par Danse Danse en avril 2018. © Sophie Pouliot



Pain d'épice de Claire Voisard (L'Illusion, théâtre de marionnettes). Sur la photo : Claire Voisard. © Michel Pinault

est-ce au bénéfice de l'enfant ou à celui des adultes qui ne seront pas importunés tant que leur marmaille sera sous hypnose électronique ?

Car il s'agit là d'un des arguments clés des tenants de la ségrégation des publics : si un spectateur n'a pas exactement l'âge visé par une production, il s'ennuiera et dérangera les autres. Cette perspective pourrait effectivement paraître terrifiante, hormis l'existence de cet équipement sophistiqué, mais dont toute salle de spectacle qui se respecte est grée : une porte de sortie. Le parent dont le marmot s'avère bruyant ou autrement incontrôlable n'a-t-il pas tout le loisir d'emprunter celle-ci et d'exposer ainsi son sens du civisme ? Ce système d'autorégulation s'est spontanément mis en place sur la scène circassienne et semble fort adéquat.

Par ailleurs, simplement en matière de développement de publics, ne serait-il pas avantageux d'aller chercher son auditoire au berceau ? Un individu ne sera-t-il pas davantage porté à inclure le brocoli à son menu usuel s'il en mange depuis qu'il est au monde ? Si jamais un enfant était un jour confronté à un spectacle un peu ardu, il ne s'agirait certainement pas d'une torture digne d'un signalement à la Direction de la protection de la jeunesse. Car, dans tous les cas, ascendants et descendants sortiront de la salle en échangeant sur ce qui les a ravies et ce qui leur a déplu, en tissant des comparaisons, bref, en étoffant sans critique, habiletés d'analyse et vertus de rhétorique, sans oublier le lien complexe et inestimable qui les unit. N'est-ce pas un beau cadeau à faire aux uns comme aux autres ? ●